

dans les vallées du bruit



Rêve de cinéma, film chanson...

Le projet de cette résidence à Yogyakarta, ville de Java en Indonésie, au pied du volcan Merapi, est née de notre rencontre avec Iwan Wijono, qui nous a proposé de bénéficier de sa structure pour rencontrer musiciens, artistes et travailler en interaction avec le Performance Klub. Nous souhaitons une immersion profonde dans le paysage, la langue inconnue et la musique de Java pour dessiner une ligne — et visuelle et sonore, de façon à ce que tous les éléments qui la composent, image et son étroitement tressés soient traités de la même manière formant un songe ou une réalité interchangeables qui révèlent des chansons en «épiphanies». Tourner un film chanson comme un paysage « complet », onirique et concret tout ensemble, qui doit porter en lui-même tous les paysages possibles du lieu, mer, volcans, ciel, et végétation, paysages sonores du ressac, de la nuit, du vent, des voix, traversés par musiciens chanteurs et acteurs javanais.

Projet

Notre travail s'inscrit dans une démarche proche de l'exploration qui parcourt les domaines visuels et sonores souvent dans le même temps. Nous démultiplions les formes pour tenter l'apparition si infime soit-elle d'une « épiphanie ». Demeurer dans un lieu tel que Yogyakarta – entre terre et mer, entre ciel et terre, entre ciel et mer, et bien sûr territoire linguistique multiple – ne peut être que générateur d'un trouble de la perception qui nous semble particulièrement excitant, d'autant que nous élaborons depuis quelque temps un grand projet de film sonore « Dans les vallées du bruit », de film chanson qui s'articule autour de l'idée de solitude, d'espace mental, de refrains que traversent de grands paysages « frontières » entre rêve et réalité.

La notion de « demeurer », donc d'un vrai temps d'imprégnation et de dissolution dans le paysage nous semble particulièrement capitale, d'autant que la dilatation temporelle occupe une large part de nos préoccupations, et que les expériences de résidences précédentes que nous avons vécues au Japon en 1999 (Villa Kujoyama, 6 mois) et au Centre d'art de Pougues-les-Eaux tout au long de l'année 2004 nous ont permis d'apprécier la qualité de cette concentration toute particulière, et en ce sens rare, dans le travail.

Ici et maintenant pour commencer, une petite chanson de Java, une musique traditionnelle accompagnée de gamelan chantée par la grande Ida Widawati que nous aimons depuis toujours, nous

revient en tête, qui anime encore plus notre désir de demeurer un temps à Yogyakarta, « Tepang Asih » retranscrite en phonétique et chantée telle quelle il y a quelques années¹ :

tam pam hahasi
tam pam hahasiiii
tam pam goo takaabooloo-ooaha
nyandi sunenkhaa
pan wee roohedjah
ouiroodjah kahaanoo-hankaa

tam pam hahasi
tam pam hahasiiii
tam pam goo sakabooloo-oona
sooma`nghasi
ramoosa nhanghar

soonanghasi
ramoo-ooasaanaa
gaboolioo
tchéneufaaaniriii
naraniri boonigoo-oohayondi
moogi bandjah
sadaayanaa
walooiyassaaa
wanabeena

rencontre d'amour (bis)
rencontre joyeuse et joviale
chanter un chant de bienvenue
bienvenue à ceux qui arrivent

rencontre d'amour (bis)
rencontre joyeuse et joviale
espérons que vous vous plairez
espérons que nous aurons l'âme en paix

se réunir et chanter
chantonner une petite chanson
espérons une bonne santé
espérons un bonheur éternel

Elle n'est pas anodine, elle trace une présence au langage récurrente dans le travail² qui, de façon enfantine *a priori*, bégaie une langue inconnue³...

¹ 2003 *luci loci lanu*, action **bruant&spangaro** avec **alain buffard**, chanson « Tepang Asih » – *bienvenue !* (Java - Tembang sunda, ensemble L.S. Malati Ida dirigé par Ida Widawati)

Etre à Java... retrouver une chanson, ce qui l'accompagne, la rythme, tout ce qui peut la composer au plus large d'elle-même, dans une recherche *tribologique*. Un lieu, ses vibrations physiques et sonores, un lieu tellurique, dominé par la présence puissante du Gunung Merapi, volcan au flanc béant, au sous-sol bouillonnant d'un magma rhyzomique, aux éruptions phréatiques, mais aussi un lieu grouillant d'activités humaines, où foisonnent des éléments de réflexion, des reflets, où archaïsme et modernité, urbanisme et nature dans leurs liens étroits proposent une "matérialité" qui s'inscrit jusque dans l'environnement sonore. Dans les sons comme dans la langue réside sans doute une notion d'épaisseur, ce qu'il y a "en-dessous", un axe paradigmatique dans la tentative d'extraction d'une matière qui, si infime soit-elle, contient à elle seule la question d'une réalité saisissable, d'un temps propre qui ne serait plus celui de sa durée préalable. Dans cette perspective, l'immersion dans un lieu non « décodé » au niveau de l'écoute, c'est-à-dire dont on ne peut définir immédiatement les éléments qui le constituent et parviennent à un moment donné, nourrit l'élaboration d'un nouveau langage, abstrait, partagé.

En ce sens notre rencontre avec Iwan Wijonoster⁴, si les points de vue sont différents, témoigne de la richesse à échanger, de la permanence d'un rapport très primal dans notre travail qui rejoint les préoccupations du lien entre tradition et globalité qui animent la recherche de cet artiste, et pouvoir répondre à son invitation serait une occasion passionnante d'échanges culturels, car nous aimerions développer notre recherche dans le dialogue avec des personnes sur place bien sûr.

Nous aimons travailler la notion de distension, de suspension temporelle, et la nécessité d'un temps ailleurs en immersion permet d'éprouver l'épaisseur que recèle tout langage, dans un temps qui ne se compte plus comme tel, dans une proposition temporelle qui détourne son écoulement habituel pour agir comme révélateur, catalyseur d'un certain nombre de micro-événements, turbulences et vibrations, bribes enfouies d'autres mémoires, distorsion de sens et démultiplication sémantique. L'altérité féconde, d'où peut naître ce dialecte hybride composé de signes et de sons, préserve dans l'élaboration d'un langage inventé l'infini respect de l'autre, la découverte, et la possibilité de l'échange.

² 1991 *saynanasay*, installation sonore, collection du cnap.

³ 2002 *Kayo* in *luci loci lanu*, vidéo.

OU-A-O-OU in « Doppeldoppelgänger », chanson – double 33 tours Shelter press, sortie le 20 août 2015.

⁴ Artiste et directeur du Performance Klub à Yogyakarta, Java, Indonésie.

Dans les vallées du bruit ...

L'objet du travail est donc ici la friction entre différents éléments sonores et visuels dans l'élaboration d'un film – ouvert. Réussir à manier chaque matière sensiblement dans le même sens – chanson, texte, image, personnages, trame musicale, etc – pour constituer un ensemble plein. Des traversées qui tissent le film. Chaque élément constitutif du « film » est un vocabulaire complémentaire des autres qu'il faut malaxer pour un phrasé général. L'image comme le son et dans le son tout aussi bien le texte sont à imaginer pour ce qu'ils sont, à savoir de la même nature, si nous construisons ce travail dans la perspective, c'est-à-dire dans le biais, la traversée, l'épaisseur et le temps, nous devons envisager plusieurs types d'existence de ses éléments. Les traversées sonores textuelles, les chansons, doivent pouvoir être entonnées dans le plaisir toujours renouvelé de chanter à tue-tête. Elles doivent dans le même temps exister comme la source même de ce qui nourrit l'élaboration d'un monde mental multiple mais dont le dénominateur commun est la *presque même* musique occupant en permanence la pensée de celui ou de ceux qui traversent le film. Non articulée, marmonnée en accompagnement des gestes anodins, présente en traces résiduelles quand on la pensait oubliée. Ce que nous cherchons à tisser c'est encore une fois une forme qui ne s'arrête pas à elle-même. Donner forme certes mais pouvoir la démembrer dans une construction toujours en devenir, toujours vivante. comme une architecture vide, qui existe en tant que telle, mais s'anime différemment au contact du temps, et de ceux qui l'habitent, la peuplent. Les matériaux sont bruts, leur élaboration en un ensemble les joue seuls dans cet état de départ, mais les enrichit parce qu'elle suppose un travail symphonique où tout doit s'étendre – s'entendre – pour ce qu'il est, et fonctionner avec le tout. Pour commencer quelque chose dans ce sens, il est sans doute impératif de récolter.

Le film se construit sur un axe double : les traversées et les chansons.

« Caminante, no hay camino, [« Passant, il n'y a pas de chemin]

Se hace camino al andar » [Le chemin se fait en marchant »]

Golpe a golpe, verso a verso. [Pas à pas, vers à vers.]⁵

⁵ Antonio Machado *Cantares*

Ces chansons s'inscrivent dans les traversées comme des « poches » secrètes, elles rendent différente la circulation d'un corps dans le paysage, elles opèrent comme un élargissement de l'espace mental d'un espace restreint, le huis clos. Ce sont des chansons/paysages qui permettent à l'individu d'appréhender une réalité, se penser dans le monde, et le traverser.

Le caractère éphémère, expérimental et unique qui définit chaque action du travail consiste à penser en composition, en temps, en matière, en lumière pour éprouver la réalité, la « stupéfier ». Chercher une position devant un monde « ouvert » pour parvenir à l'explorer, et témoigner de ce vertige. C'est en ce sens une écriture, conçue comme « une recherche dont l'objet n'est pas une construction mais l'énigme d'une origine »⁶.

“ Composer n'est pas démontrer. Composer, c'est inventer des impulsions et des flux. C'est comme l'eau d'une rivière. Composer c'est inventer des chemins de traverse, des éloignements, des distances. [...] Composer, n'est-ce pas comme décomposer et recomposer sans cesse cette oscillation, entre le modèle d'une forme préexistante et l'idée d'une autre ? Il arrive de vérifier que deux ou plusieurs idées s'aménagent en une seule, alors que leurs devenir sont préalablement conçus selon des mécanismes autonomes”⁷.

Des liens, des lianes, chansons yaourt, petites poussières qui font écran – matérialité de l'image, du temps et du son. La nuit qu'éclaire une chanson, même balbutiée. L'obscurité conquise par la voix, c'est là, depuis le début... aussi pour nous. Il y a là plusieurs choses qui forment concrétion. Il y a toute une histoire...

⁶ Jean-Louis Schefer *L'Homme ordinaire du cinéma*, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 1997

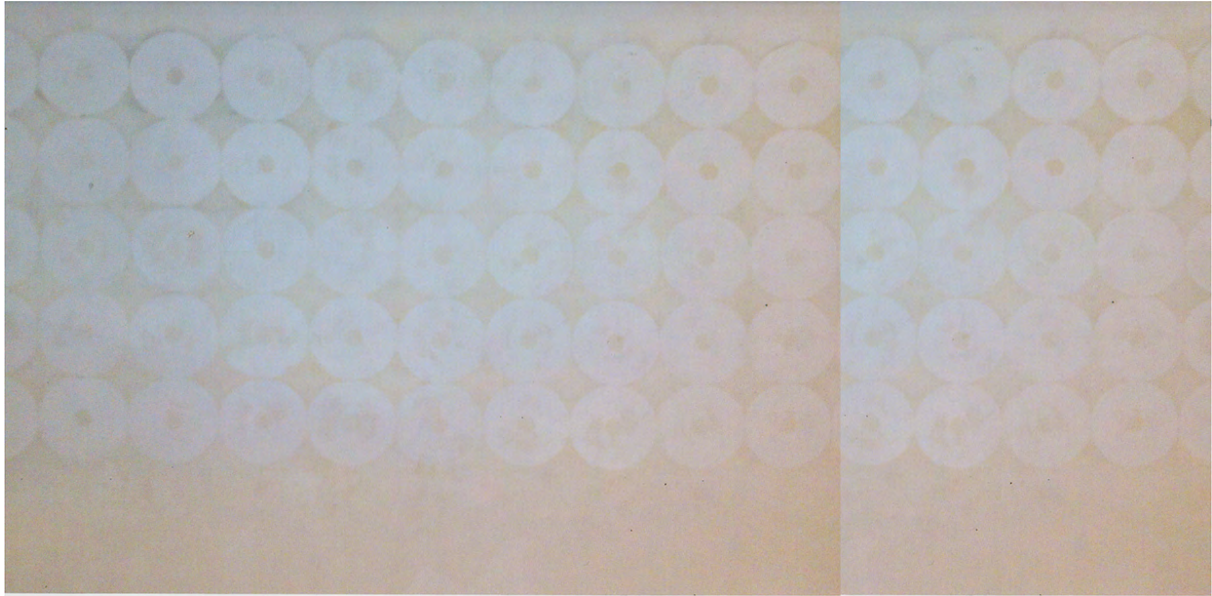
⁷ Pascal Dusapin. *Leçon inaugurale du Collège de France, chaire de création artistique 2006-2007*

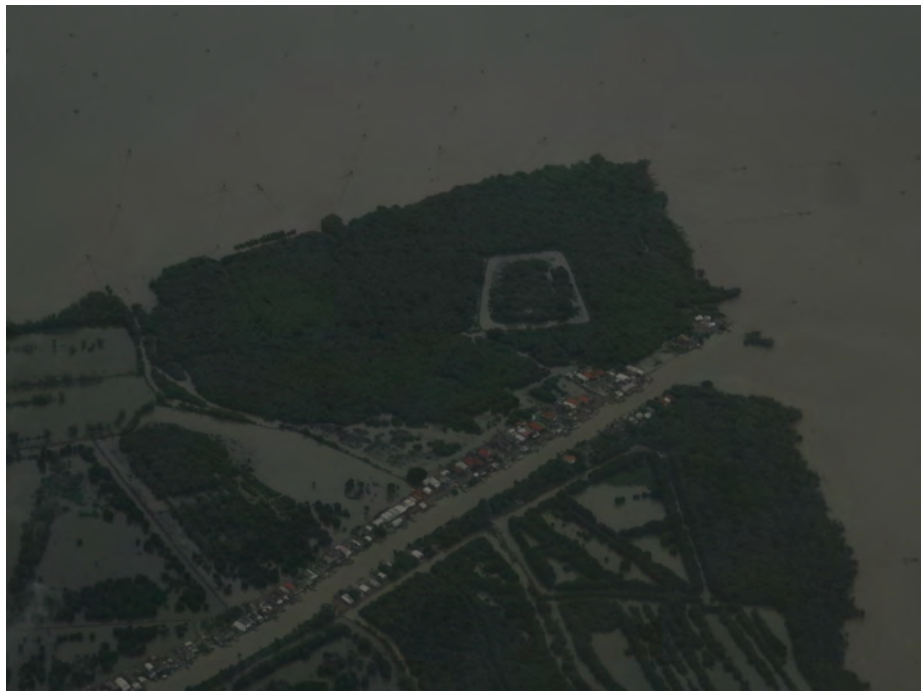


La bourse d'aide à la création du CNAP nous a permis, au-delà d'un voyage à Java, de poursuivre ce grand projet qui nous habite depuis quelques années — *dans les vallées du bruit* — dans différents espaces, se modelant aux changements d'enveloppes géographiques, épidermes mentaux et spatio-temporels, ruissellements et touffeurs animales, végétales, minérales.

Les paysages se replient les uns sur les autres, nous les traversons, nous disparaissions dans l'immensité de leur présence, nous tentons d'en capter les ondes, les rides en les transformant en gestes, en sons, en images, en mots...







*Nous sommes partis chansons en tête pour des paysages imaginés.
Nos êtres diffractés, une réalité a laissé le rêve abattu, nos corps abasourdis de chaleur et d'impossibilité,
abandonnés. Le flux du réel, la traversée des apparences...*

*Rien pour cheminer... comment parcourir un territoire qu'on ne peut cheminer, le prendre à rebours.
Chacun, chacun sa peau, chacun l'humeur intime dans les frottements continus de la chaleur, de l'humide, et
l'effroi primaire d'un climat survolté, sous le regard du volcan. Enorme. Chacun ces nuits à ne plus savoir
respirer, chacun son souffle, des nuits qui bruissent. Les habiter, il fallait les habiller de leurs sécrétions, de
rythmes dévolus aux êtres infimes du territoire. D'autres rencontres, debout sur deux jambes, nous couchent
parfois. Décalé, effrayé, il faut regarder, étouffant, avec dans la gorge le poids, l'impact de ce que l'on voit.
Et plus jamais, plus jamais, n'aller mettre un pied là où quelque chose est encore préservé...*

*partir en rêve et en chanson, retracer des territoires comme on dessine une cartographie, penser nos pieds en dehors
de nos têtes et plonger dans les brumes.
Paysages rassemblés, les mêmes, sensation d'un monde entier.*



Parfois, dans la nuit, on entend les animaux du zoo. Ceux qui résistent encore à la nuit humaine, tentent leur propre rythme, vainement. Jusqu'à la nuit où ils ne crieront plus, fatigués d'un décor factice.
Il va partir.

Le chat a repris sa course. Il est silencieux, attentif. Se retourne, attend, et reprend son chemin. Pourquoi le suivre ? la nuit est si noire, et dans cette obscurité dense le chat poursuit, et regarde. Et sans bruit ses yeux tracent le parcours d'un cheminement commun. Il le suit. Il est fatigué, il fait incroyablement chaud, c'est la moiteur de cette nuit d'été. Les rêves qui suturent le corps, transpercé par cette pluie incessante. Le regard du chat traverse, deux flottements scintillent, et vacillent. Il faut les suivre.

La ville est silencieuse, quelques lumières jouent de son sommeil, dessinent un contour vague. La ville est vague et s'étend indéfinie là, il faut plonger.

... une jeune fille marche dans la rue, brutalement présente, comme une apparition prolongée, et se noie dans l'obscurité.

Le chemin du chat est un chemin de chat, une route tracée sans trop savoir où elle mène, une proposition sans doute improbable.

